

## Un appel de Lucien Cornet en faveur de « la chanson aux champs »

On a déjà évoqué, il y a un an, le personnage politique - un radical-socialiste haut en couleurs - que fut Lucien Cornet, « né à Dixmont le 31 décembre 1887 » (ID, n° 72), maire de Sens, député puis sénateur. C'est dans le *Bulletin* du Syndicat agricole de l'Yonne qu'il a fondé en 1889 (livraison de mai 1900, p. 1-6) que l'on trouve son appel insolite pour la promotion du chant chez les travailleurs de la campagne. Un écrit d'autant plus intéressant que Cornet a signé très peu d'articles dans son *Bulletin* ! Ainsi, de vouloir promouvoir « une *Marseillaise* des Travailleurs de la terre, qu'on apprendrait aux enfants sur les bancs de l'école primaire pour leur inculquer, dès l'âge le plus tendre, l'amour de la vie champêtre et les attacher au sol natal. » Ce genre nouveau, « le genre *agricole*, la chanson *terrienne* » devrait « faire aimer au laboureur son champ, au vigneron sa vigne, au berger ses moutons... » On notera au passage l'allusion nette aux plaisirs vulgaires de la capitale, où sévit dans ses music-hall « la chansonnette ordurière et stupide. »

A défaut d'avoir trouvé vers 1900 ce nouveau Virgile chantant la « belle époque » de nos campagnes, Dixmont peut se flatter aujourd'hui d'avoir un paysan-poète-chansonnier-cabaretiste très apprécié..., Claude Thorelle, à qui Lucien Cornet aurait dédié sans aucun doute son vibrant appel !

### La chanson aux champs.

Quand, à travers la plaine ensoleillée, on contemple les milliers d'êtres humains qui accomplissent le dur labeur des champs, on est frappé du merveilleux entrain, de la parfaite bonne humeur de tous ces braves gens auxquels semble ne rien coûter l'immense effort physique qu'ils déploient quotidiennement. De-ci, de-là, on entend un refrain monter dans le désert : c'est quelque travailleur qui chante, comme pour se donner le cœur à la besogne. Tel, sur la route poussiéreuse, le soldat cadence son pas d'un rythme qui l'entraîne et lui fait oublier la fatigue.

Le chant exerce, en effet, une action bienfaisante sur les muscles auxquels il communique une sorte de souplesse qui facilite les mouvements du corps et rend le travail moins pénible. Il est, dans bien des cas, comme l'auxiliaire de la volonté qu'il aide à faire mouvoir la machine humaine dont il semble détendre les rouages.

Son influence est surtout morale. Le couplet fredonné détourne le cours des idées, chasse pour un temps les soucis, dissipe momentanément l'inquiétude. S'il est heureusement choisi, il peut engendrer les fortes pensées et parfois conduire aux plus saines résolutions. Quel qu'il soit, il reconforte, il revivifie, il redonne l'élan, il ranime les ardeurs sur le point de défaillir.

Le soldat chante des airs de marche qui réussissent merveilleusement à rendre à son jarret la vigueur nécessaire, mais avec lesquels l'inspiration poétique n'a rien à voir :

*Ma capote a trois boutons,  
Marchons !  
Ma capote a trois boutons,  
Marchons !  
Marchons léger', légère,  
Marchons légèrement.*

Le paysan, le laboureur, le moissonneur, le vigneron, le charretier, qui chantent dans la campagne, ont un répertoire composé, dans certaines contrées, de chansons en patois qui ne manquent point de saveurs, et plus généralement de romances, de chants patriotiques, voire de pastorales. Car il est à remarquer que la grivoiserie n'a que fort peu de prise sur le cerveau des robustes gars qui sont l'honneur de nos villages.

Comme s'ils voulaient rendre un pieux hommage à la grande et imposante nature dans le spectacle s'offre journellement à leur admiration, les chansons qu'ils préfèrent sont celles où domine la note grave, celles qui parlent à la fois au cœur et à la raison.

Le plus souvent leur voix n'est que fort peu harmonieuse, elle ne pourrait jamais égaler celle du rossignol qui chante dans le bois voisin, mais si la science musicale fait défaut, l'accent est sincère, le verbe poétique - parfois incompris - est clamé avec une conviction profonde. Si le gosier est un peu rude, l'âme est pleine de douceur et vibre toujours à l'unisson des plus nobles sentiments.

Je suis de ceux qui pensent qu'il faut encourager, développer le goût de la chanson parmi la jeunesse de nos campagnes. De la bonne chanson, s'entend, de la chanson honnête, décente, faite d'idées saines, inspirée de haute moralité, susceptible d'élever les cœurs, - non pas de la chansonnette ordurière et stupide qui trône dans les music-hall parisiens, où elle fait les délices des muscadins et des vieux marcheurs, et s'étale cyniquement aux carrefours de la grande ville, aguichant le passant comme une fille de joie.

Les sujets ne manquent, certes pas, à nos chansonniers. Sans compter la Nature, inépuisable matière, les mille incidents de la vie journalière, tour à tour égayée d'un rayon de soleil ou attristée d'une larme, sollicitent, à chaque détour du chemin, l'imagination du poète sans cesse en éveil. Joies, souffrances, espoirs, désenchantements, actions héroïques, dévouements sublimes, autant de motifs à couplets et à refrains pour la Muse populaire.

Au point de vue spécial qui nous occupe, j'aimerais voir célébrer en vers simples et clairs, en une poésie sans recherche, sans afféterie, empreinte d'une émotion sincère, le travail des champs, les bienfaits de l'agriculture, la noblesse du métier de cultivateur, - le tout adapté à nos airs les plus connus, à nos rythmes les plus chantants. Je voudrais que quelque maître de la chanson composât une *Marseillaise* des Travailleurs de la terre, qu'on apprendrait aux enfants sur les bancs de l'école primaire pour leur inculquer, dès l'âge le plus tendre, l'amour de la vie champêtre et les attacher au sol natal.

Il existe déjà, d'ailleurs, bon nombre d'excellentes compositions, un choix considérable de délicieux morceaux que nos charmantes villageoises peuvent chanter sans que le rouge leur monte au front.

Ce que j'appelle de mes vœux, c'est plutôt un genre nouveau, le genre *agricole*, la chanson *terrienne*, destinée à faire aimer au laboureur son champ, au vigneron sa vigne, au berger ses moutons, au pâtre ses vaches, et surtout au fermier sa ferme, à la fermière l'indépendance de sa condition, je serais presque tenté de dire *sa souveraineté* ; destinée enfin à faire naître chez tous le respect de la Terre.

Ce n'est pas que bien des poèmes - et de fort beaux - n'aient été écrits depuis l'époque la plus reculée, en l'honneur de l'Agriculture, mais ceux qui n'ont jamais lu les *Géorgiques* sont précisément ceux qu'elles intéresseraient au plus haut degré. Et puis Virgile et ses imitateurs ont employé la forme didactique ; or, nous possédons en France une pléiade de professeurs éminents dont la tâche consiste à imprimer à la culture nationale la meilleure impulsion, à la diriger dans les sentiers du progrès scientifique, à lui assurer son maximum d'intensité, et qui s'acquittent de leur mission avec autant de zèle que de succès.

Mais leur enseignement ne vise que les méthodes d'exploitation, ne tend à rien d'autre qu'à augmenter le rendement des récoltes et les produits du bétail, ne se préoccupe, en un mot, que des questions d'ordre matériel.

Il serait bon de songer aussi à la personnalité, au *moi* de l'être humain qui pâtit sur le sillon, de rechercher les moyens d'agir sur son esprit, d'exercer - si je puis m'exprimer ainsi - ses facultés morales. La chanson me semble merveilleusement appropriée à cet objet.

Étant à la fois vulgarisatrice et propagandiste, elle est, par là-même, moralisatrice. Les refrains de Béranger et de Pierre Dupont nous ont montré l'influence qu'elle pouvait avoir sur le peuple, tout pétri de sentiment et si facile à entraîner.

Toutefois, pour que la chanson atteigne, dans les divers genres, le but qu'on lui assigne, il est nécessaire qu'elle soit mise à la portée des intelligences, des cerveaux auxquels elle s'adresse. C'est pourquoi je souhaite l'éclosion de quelques œuvres, d'allure facile, retraçant, en tableaux d'un coloris éclatant, toutes les scènes de la vie rustique, parlant aux paysans de ce qu'il connaît bien, lui inspirant ce qui lui manque le plus : la confiance en soi-même, mettant en relief la puissance de la volonté et apportant au travailleur parfois découragé, avec la douce mélodie qui endort sa fatigue, la discrète vision de l'Avenir.

On a chanté, sur tous les tons, dans toutes les gammes, les plaines fertiles, les vallons fleuris, les forêts grandioses ; on a chanté les blés d'or, les généreux vins de France, mais on a peut-être un peu trop oublié celui qui fait pousser le blé, celui qui fait mûrir la grappe.

Le plus grand défaut de l'homme des champs, c'est peut-être son excessive modestie. Il semble n'avoir pas conscience de la grandeur de son rôle social ; ce n'est qu'une raison de plus pour lui rendre l'hommage qui lui est dû et l'éclairer sur sa propre valeur.

*Honneur à l'artisan austère  
Qui donne au sol tous ses labeurs,  
Préférant cultiver la terre  
Qu'adorer les fausses grandeurs !*

*Il faut à chaque coin de rue  
Que l'on inscrive en lettres d'or  
Tous les bienfaits de la charrue  
Et des cultivateurs encor.*

Ces vers sont de Claude Durand<sup>1</sup>, le chansonnier populaire des Deux-Sèvres, le poète vigneron, mort il y a une dizaine d'années, qui fut honoré de l'amitié de Victor Hugo, dont il partagea l'exil à Jersey, et qui passa sa vie à glorifier l'Agriculture et à chanter la Liberté. Ils ne sont peut-être pas d'une haute envolée, mais ils disent bien ce qu'ils veulent dire, on y sent battre le cœur d'un brave homme, et c'est là, il faut bien le reconnaître, la marque la plus grave et la plus précieuse...

XXX

Que nos poètes daignent donc ajouter une corde à leur lyre et faire aux travailleurs de la terre - en attendant le joyeux chœur final en l'honneur de la prospérité reconquise - l'offrande de quelques couplets bien sentis où s'allie à l'humour le plus franc une douce et réconfortante philosophie.

XXXXXXXXXXXXX

A l'occasion de cet appel bien oublié de Cornet, rappelons que l'association Adiamos 89 a publié cette année les actes de son colloque tenu le 28 novembre 2015 à Auxerre sous le titre :

**Poésie et chanson sociale dans l'Yonne (1830-1914).**

Il est rappelé dans la page de dos que « notre département n'est pas resté imperméable à la chanson sociale. L'Yonne a compté parmi ses enfants plusieurs poètes et chansonniers de talent (Savinien Lapointe, Benoît-Voisin, Jean-Louis Renaudot, ou encore le quarante-huitard Eude Dugaillon, chef du parti « rouge » icaunais durant la Seconde République. C'est sur cet univers trop peu connu de la chanson et de la poésie sociale que les contributions rassemblées dans ce volume ont l'ambition d'apporter un éclairage nouveau. »

Ce volume de 352 pages peut être commandé par l'envoi de 20 € + 2 € de frais de port, à l'Association Adiamos, 89, 7 rue des Mésanges, 89000 Auxerre. Tél. : 03 86 52 81 72.

**Lucien Cornet promoteur du Sénonais**

Lucien Cornet fonde le Syndicat d'initiative de Sens en août 1903. D'où l'édition en 1906 d'un guide *Sens et le Sénonais*, vantant les attraits touristiques de l'arrondissement dont il est élu député depuis 1896. On en retiendra cette brève introduction :

*« La ville de Sens, située à une faible distance de Paris et desservie par la grande ligne qui conduit à Lyon, à Genève et à Marseille, ainsi que par celle d'Orléans à Châlons qui relie le centre et l'est de la France. Elle mérite, comme on le verra, d'arrêter et même d'attirer les touristes, les artistes et les archéologues, et ses environs offrent d'agréables et intéressantes promenades d'une journée ou d'une demi-journée.*

*Si, malgré ces facilités et ces attraits, elle n'est pas visitée autant qu'elle devrait l'être, c'est sans aucun doute qu'elle n'est pas encore suffisamment connue ; aussi a-t-on pensé que le meilleur moyen de remédier à ce défaut était de publier cette courte notice. »*

Dans le *Guide* réédité en 1910, la dernière phrase a été complétée, avec un nouvel argument de poids pour y attirer la population, ou la retenir :

*« aussi a-t-on pensé que le meilleur moyen de remédier à ce défaut était de publier cette courte notice sur Sens et le Sénonais, où plusieurs centaines peuvent témoigner de la salubrité de la région. »*

<sup>1</sup> Claude Durand (1801-1895) signe en 1848 une *Chanson des Vignerons*, appel à voter en faveur du parti des « Montagnards », le plus à gauche de la Seconde République :

*« Bons villageois, votez pour la Montagne :  
Là sont les Dieux des pauvres vignerons,  
Car avec eux, bonnes gens de campagne,  
Seront rasés les impôts des boissons.*

*Bons, bons, vignerons / Aux prochaines élections,  
Il faut, campagnards, / Nommer des Montagnards. »*

Chansonnier engagé, Durand choisira l'exil en 1852 sur l'île de Jersey, comme Victor Hugo.